

# L'Europe des revues II (1860-1930)

## *Réseaux et circulations des modèles*

Évanghélia Stead & Hélène Védrine (dir.)



Comment les revues se développent-elles et circulent-elles ? Quels sont les réseaux ou les stratégies qu'elles mobilisent, les modèles dont elles s'inspirent, qu'elles transforment ou qu'elles imposent, les formes et les contenus qu'elles empruntent à d'autres revues ou qu'elles diffusent auprès d'elles ? Ces questions se posent tout particulièrement entre 1860 et 1930, lorsque les revues littéraires et artistiques foisonnent en Europe, en une féconde rivalité, et tissent des trames d'échanges, de transferts et de relations culturelles.

Cet ouvrage s'inscrit dans la continuité immédiate de *L'Europe des revues (1880-1920). Estampes, photographies, illustrations* (2008, rééd. 2011), dont il reprend les postulats. Il invite à explorer les rapports entre les modèles esthétiques, idéologiques, graphiques et typographiques des périodiques dans l'espace européen. En problématisant la notion de réseau et en montrant ses diverses réalisations et manifestations – entre revues ou autour d'une revue –, il met fortement en avant la circulation des périodiques comme vecteurs d'idées, de formes, de sociabilités, d'idéologies et d'esthétiques.

Cet ample mouvement d'échanges, à la fois centrifuge et centripète, permet le brassage et le passage de nouvelles idées, de formes et d'esthétiques d'un pays à l'autre, la redéfinition des genres et des domaines. Il offre aussi un angle nouveau pour interroger l'émergence des revues spécialisées (d'art, de théâtre, de cinéma, ou de photographie). Il est actuellement relayé par de nombreuses initiatives numériques – de la mise à disposition des documents au profit du plus grand nombre à la reconstitution des réseaux historiques des périodiques et à la mise en relation croissante des publications, des documents et des archives.

En étudiant ses diverses manifestations selon ces orientations, le présent ouvrage tente d'éclairer à nouveaux frais le phénomène périodique et de mesurer son importance dans l'histoire culturelle imprimée et visuelle.

<http://pups.paris-sorbonne.fr>



Hélène Védrine est maître de conférences de littérature française à la faculté des Lettres de Sorbonne Université et membre du CELLF 19-21 (UMR 8599). Elle est l'auteur d'une thèse sur la littérature fin-de-siècle et Félicien Rops (*De l'encre dans l'acide. L'œuvre gravé de Félicien Rops et la littérature de décadence*, Honoré Champion, 2002). Ses recherches portent sur l'histoire du livre et de l'édition, plus particulièrement sur la fonction de l'image dans le livre et la revue au tournant des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles (*Le Livre illustré européen au tournant des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Kimé, 2005 ; *L'Europe des revues [1880-1920] : estampes, photographies, illustrations*, PUPS, 2008, en collaboration avec É. Stead ; *Se relire par l'image*, Kimé, 2012, en collaboration avec Mireille Hilsum ; « Imago et translatio », en collaboration avec É. Stead, n° spécial de *Word & Image*, juillet-septembre 2014). Elle prépare actuellement un *Dictionnaire du livre illustré* (Classiques Garnier) en collaboration avec Philippe Kaenel.

Évanghélia Stead, professeur de littérature comparée et de culture de l'imprimé à l'université de Versailles-Saint-Quentin, est membre de l'Institut universitaire de France. Elle dirige le séminaire interuniversitaire du TIGRE (Texte et image, Groupe de recherche à l'École) à l'École normale supérieure à Paris depuis 2004. Professeur invitée à l'Institut für Romanische Philologie de Phillips-August-Universität à Marburg (2008) et à l'Università degli Studi di Verona (2011), elle a été EURIAS *senior fellow* en 2014-2015. Compétente sur plusieurs aires culturelles, et traductrice littéraire, elle a largement publié sur la culture de l'imprimé, l'iconographie, la réception, les mythes, la littérature et l'image fin-de-siècle et la tradition littéraire de « La mille et deuxième nuit ». Parmi ses publications récentes, la monographie *La Chair du livre. Matérialité, imaginaire et poétique du livre fin-de-siècle* (PUPS, 2012), l'édition de *Contes illustrés* (Citadelles et Mazenod, 2017, 4 vol.), et plusieurs travaux collectifs : le n° spécial « Imago & Translatio » (en collaboration avec H. Védrine), *Word & Image*, juillet-septembre 2014, le n° spécial « Re-Considering "Little" vs. "Big" Periodicals », 1/2, JEPS, 2016 ([ojs.ugent.be/jeps](http://ojs.ugent.be/jeps)), et le volume *Reading Books and Prints as Cultural Objects* (Palgrave/Macmillan, 2018).



L'Europe des revues II · PDF complet	979-10-231-2438-5
ER_II · É. Stead & H. Védrine · Périodiques en réseau	979-10-231-2439-2
ER_II · D. Cooper-Richet · Les grandes revues britanniques...	979-10-231-2440-8
ER_II · J.-P. Bacot · The Illustrated London News et ses déclinaisons internationales...	979-10-231-2441-5
ER_II · E. Trenc · Les Illustrations en Espagne	979-10-231-2442-2
ER_II · S. Al-Matary · La publicité dans la première Ilustración Española y Americana...	979-10-231-2443-9
ER_II · M.-L. Ortega · Échos du Charivari en Europe...	979-10-231-2444-6
ER_II · L. Danguy · Le Nebelspalter zurichoïse...	979-10-231-2445-3
ER_II · É. Stead · Sonder la culture visuelle européenne...	979-10-231-2446-0
ER_II · L. Danguy, V. Strukelj, F. Zanella · Circulations de modèles...	979-10-231-2447-7
ER_II · D. de Marneffe · Visualiser l'espace des revues littéraires françaises des années vingt...	979-10-231-2448-4
ER_II · A. Kalantzis · Le réseau des revues entre France, Italie & Autriche...	979-10-231-2449-1
ER_II · E. Grilli · De jeunes « rêveurs méridionaux » sous influence...	979-10-231-2450-7
ER_II · V. Gogibu · Entre Bruxelles et Paris, deux revues et un réseau...	979-10-231-2451-4
ER_II · B. Wilfert-Portal · Au temps du « cosmopolitisme » ?...	979-10-231-2452-1
ER_II · F. Fravallo · L'art Nouveau des revues...	979-10-231-2453-8
ER_II · A. Sotropa · Autour du symbolisme...	979-10-231-2454-5
ER_II · A. Reynes-Delobel · Revues, éditeurs et auteurs américains à Paris...	979-10-231-2455-2
ER_II · J.-L. Meunier · Revues littéraires et artistiques françaises...	979-10-231-2456-9
ER_II · M. Rapoport · Regard sur le rôle des réseaux littéraires et artistiques...	979-10-231-2457-6
ER_II · S. Jammes · Pèl & Ploma...	979-10-231-2458-3
ER_II · C. Popineau · La vie des lettres en réseau...	979-10-231-2459-0
ER_II · M. Chmurski · « Rien de plus triste dans ce monde... »	979-10-231-2460-6
ER_II · J.-C. Gardes · Der Wahre Jacob (1884-1933)...	979-10-231-2461-3
ER_II · U. E. Koch · Munich-Paris...	979-10-231-2462-0
ER_II · X. Galmiche · Les Šibenický [Petites potences]...	979-10-231-2463-7
ER_II · A. Ziane · Enquête archéologique en milieu fertile...	979-10-231-2464-4
ER_II · C. Mansanti · Un genre de l'entre-deux : la chronique étrangère...	979-10-231-2465-1
ER_II · Y. Vérilhac · Portraits et culture médiatique...	979-10-231-2466-8
ER_II · P. Pinchon · Exposer un réseau...	979-10-231-2467-5
ER_II · D. Pauvert-Raimbault · Les livres illustrés de Félicien Champsaur...	979-10-231-2468-2
ER_II · J. Schuh · Autour du Rire...	979-10-231-2469-9
ER_II · Markéta Theinhardt · L'art télégraphique ou l'allégorie de la vie moderne...	979-10-231-2470-5
ER_II · L. Bihl · Naissance d'une iconosphère ?...	979-10-231-2471-2
ER_II · M. Consolini · Les revues de théâtre...	979-10-231-2472-9
ER_II · S. Lucet, R. Piana · À la croisée des revues d'art et de théâtre...	979-10-231-2473-6
ER_II · F. Fravallo · Un champ et ses porosités : la revue d'art	979-10-231-2474-3
ER_II · P. Edwards · Revues de photographie françaises et américaines...	979-10-231-2475-0
ER_II · A. Ackerman · Les revues photographiques soviétiques...	979-10-231-2476-7
ER_II · C. Gauthier · Revues de cinéma en France...	979-10-231-2477-4
ER_II · J.-D. Wagneur · Écosystèmes revuistes	979-10-231-2478-1
ER_II · M. Lugan · Le blog Les Petites Revues...	979-10-231-2479-8
ER_II · L. Janzen Kooistra · Reconstruire les réseaux historiques...	979-10-231-2480-4
ER_II · G. Bacci, V. Pesce, D. Lacagnina, D. Viva · Spreading Visual Culture...	979-10-231-2481-1

## L'EUROPE DES REVUES II

*L'Aventure éditoriale du théâtre français au XVII<sup>e</sup> siècle*  
Alain Riffaud

*Portraits de Dorian Gray. Le texte, le livre, l'image*  
Xavier Giudicelli

*Matière et esprit du journal. Du Mercure galant à Twitter*  
Alexis Lévrier & Adeline Wrona (dir.)

*La Chair du livre. Matérialité, imaginaire et poétique du livre fin-de-siècle*  
Évanghélia Stead

*La Bastille des pauvres diables. L'histoire lamentable de Charles de Julie*  
Laurence L. Bongie

*Répertoire des pastiches et parodies littéraires des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*  
Paul Aron & Jacques Espagnon

*L'Europe des revues (1880-1920). Estampes, photographies, illustrations*  
Évanghélia Stead & Hélène Védrine (dir.)

Évanghélia Stead & Hélène Védrine (dir.)

# L'Europe des revues II (1860-1930)

Réseaux et circulations des modèles



Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université,  
de la Communauté d'agglomération de Saint-Quentin-en-Yvelines (CASQY),  
du Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines (CHCSC, EA 2448)  
de l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines,  
du CELLF XVI-XXI (UMR 8599) de Sorbonne Université (faculté des Lettres)  
et de l'Institut universitaire de France

La Bibliothèque nationale de France a également soutenu cette publication  
par le biais des droits de reproduction gracieusement consentis  
pour une trentaine de documents iconographiques de ses collections.

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général la faculté des lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2018  
ISBN : 979-10-231-0556-8

Versions numériques :

© Sorbonne Université Presses, 2022

En raison de trop nombreuses restrictions, les illustrations  
ne sont pas intégrées à l'édition numérique.

Mise en page 3d2s/Emmanuel Marc Dubois (Paris/Issigeac)  
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

**SUP**

Maison de la Recherche  
Université Paris-Sorbonne  
28, rue Serpente  
75006 Paris

sup@sorbonne-universite.fr  
tél. : (33)(0)1 53 10 57 60  
<http://sup.sorbonne-universite.fr>



DEUXIÈME PARTIE

## **Les revues en réseau**



Partant du constat que les revues sont des lieux ouverts, redéfinis à chaque numéro, extensibles dans les disciplines et les aires culturelles visées, cette partie se propose d'examiner leur déploiement en réseau, lieu lui-même ouvert, pluridisciplinaire, et relevant d'une solidarité interpersonnelle dont la reconfiguration n'est perceptible que dans la durée.

La manière d'étudier ce phénomène peut certes varier comme l'indiquent les différentes méthodes mises en œuvre dans cette section (littérature, littérature comparée, histoire, études conjointes des textes et des images, histoire, sociologie, histoire de l'édition) ou les diverses ressources (individuelles ou collectives), le souci de restituer la plasticité des réseaux reste néanmoins ce qui la motive.

L'article inaugural de Daphné de Marneffe propose de modéliser l'espace dans lequel évoluent les revues littéraires françaises des années vingt, en élaborant un tableau conjuguant la diachronie, spécifique à chaque revue, et la synchronie, apte à mesurer leur interaction. Le rôle des revues *de seconde ligne* dans la construction dynamique du dadaïsme et du surréalisme est mis en exergue. Un tel tableau montre à quel point l'histoire littéraire a eu tendance à exagérer les ruptures, en imposant à la vie littéraire les crises historiques exogènes, en privilégiant les logiques d'opposition propres au champ littéraire au détriment des logiques de solidarité propres aux réseaux, méconnaissant le rôle joué par certaines revues qui, pour être d'*arrière-plan*, n'étaient pas pour autant d'*arrière-garde*.

L'étude réticulaire permet ainsi de réévaluer la place de chaque type de revue dans les débats esthétiques ou idéologiques et d'examiner l'incidence de la circulation des idées et des formes sur les conditions d'existence des périodiques. La constitution d'un réseau de revues repose *a priori* sur une dynamique mue par les liens personnels entre de grandes figures artistiques et littéraires afin de renforcer la cohésion d'un groupe ou d'un mouvement. Pourtant, un examen détaillé de la circulation des formes, des idées et des œuvres entre les périodiques nuance une telle perspective.

Certes, lorsqu'Alexia Kalantzis établit les liens qui unissent, au tournant des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, le *Mercur de France*, *Leonardo* et *Hyperion*, elle met en évidence l'importance des figures de passeurs et de leurs relations interpersonnelles entre la France, l'Italie et l'Autriche. Pourtant, le poids des formes éditoriales des types

de revue, ainsi que la dynamique propre aux réseaux, dont l'extension dépasse les individualités qui ont pu en être à l'origine, mènent à un rééquilibrage constant entre idéaux personnels, nationaux et internationaux. Elisa Grilli analyse les stratégies d'un groupe de jeunes écrivains espagnols qui, après la disparition de leur revue, *Helios* (1903), passent d'*Alma Española* (1904) à *Renacimiento* (1907), transportant avec eux formes et idées. La création d'une *esthétique de réseau*, reposant sur une écriture polyphonique et une iconographie propre, fédère le groupe aux dépens des individualités et rejoint dès lors la défense idéologique du cosmopolitisme. Le réseau qui se tisse entre Bruxelles et Paris et entre deux revues, *Le Spectateur catholique* (1897-1900) d'Edmond de Bruyn et *L'Occident* (1901-1914) d'Adrien Mithouard, suit un parcours presque inverse. Vincent Gogibu place *Le Spectateur catholique* dans le sillage de *L'Ymagier* de Remy de Gourmont, en raison de l'attention portée à la forme graphique et typographique et de son intérêt pour un art religieux populaire. L'engagement catholique militant de la revue, sa défense d'un héritage culturel occidental, suppose, par définition, une visée internationale, tandis que, malgré son titre, *L'Occident* de Mithouard, qui rassemblera quelques collaborateurs du *Spectateur catholique* après sa disparition en 1900, noue un réseau connexe autour de préoccupations de plus en plus françaises. Comme d'autres contributions à cette section l'indiquent, les réseaux relèvent d'une logique tantôt centrifuge, privilégiant les transferts culturels, tantôt centripète, se resserrant autour des pôles nationaux.

Quelles que soient donc les spécificités ou les origines de chaque revue, les réseaux formels ou interpersonnels entre périodiques subissent des reconfigurations qui épurent les traits individuels au profit de traits généraux, esthétiques ou idéologiques. Pour percevoir ces infléchissements, il convient de se défier des discours et des déclarations d'intention, qui masquent les reconfigurations effectives.

Blaise Wilfert montre notamment que les débats qui ont opposé nationalisme et cosmopolitisme au tournant des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles ne peuvent se réduire aux positions de tel ou tel animateur de revue, mais qu'ils dépendent de la spécificité des circulations et des réseaux internationaux entre périodiques. L'examen précis des pratiques d'importation de la littérature étrangère dans les revues françaises des années 1890 permet de restituer le rôle des *grandes revues* et des *jeunes revues* dans ces débats. Si les *jeunes revues* sont largement engagées dans des discussions idéologiques et esthétiques souvent virulentes, elles souffrent des limites imposées par la faiblesse de leurs moyens et l'articulation insuffisante avec des maisons d'édition capables de conférer une nouvelle autorité aux textes. Sans elles pourtant, pas d'effet d'émulation pour les *grandes revues* littéraires comme la *Revue des deux mondes*, qui domineront l'importation des

littératures étrangères, proposant finalement une image fortement nationalisée de chaque culture.

Même constat, à la même époque, lorsque l'on se tourne vers les arts. Fabienne Fravalo confronte les stratégies et les réseaux de quatre revues qui visent à promouvoir les arts décoratifs en Europe : *The Studio*, un modèle pour *Art et Décoration* par le format, la mise en page et l'image ; *Dekorative Kunst* et son pendant français, *L'Art décoratif*. Les collaborateurs internationaux de ces revues composent un vaste réseau, mais animent aussi et coordonnent des réseaux nationaux. Il s'ensuit que la circulation des savoirs, des discours et des images ainsi que la confrontation transnationale permettent certes d'imposer les arts décoratifs au sein de toute l'Europe, mais aussi de mieux cerner les singularités de chaque style national.

Ce double mouvement est manifeste dans l'étude d'Adriana Sotropa sur *Ileana* (1900-1901), revue roumaine éphémère qui prolonge les activités d'une société artistique (expositions et conférences sur l'art, la littérature et la musique), fondée sur le modèle des XX bruxellois. *Ileana* s'inscrit dans une dynamique européenne et une famille reconnaissable (*La Plume*, *Pan*, *Jugend*, *The Studio*). Cependant, tout en accueillant des collaborateurs étrangers, les premiers numéros affichent une volonté de créer un art national. *Ileana* deviendra à son tour un modèle pour d'autres revues roumaines de moindre envergure, mais qui restituent l'étendue du symbolisme roumain plus finement que le modèle bien connu du *Literatorul* d'Alexandru Macedonski. Leurs faiblesses – instabilité du réseau et de la ligne éditoriale – constituent une force paradoxale. Comme le montre l'exemple de *Simbolul*, elles deviennent plus aisément des « plaques tournantes » entre réseaux européens. La présence du jeune Tristan Tzara y souligne en outre leur lien aux avant-gardes historiques.

Les revues modernistes anglo-américaines de l'entre-deux-guerres présentent les mêmes ambiguïtés. Installées à Paris, lieu privilégié de la modernité et de la sociabilité intellectuelle, elles promeuvent un imaginaire transatlantique et internationaliste que dément la réalité des pratiques. Un réseau propre à l'intérieur du contexte parisien sert à inventer, par le filtre de l'étranger, une identité culturelle américaine. Leur adossement à des maisons d'édition renforce le réseau en termes de capital symbolique, mais aussi économique. Si ces revues sont indiscutablement des « plaques tournantes », elles le sont néanmoins de manière réflexive, redistribuant vers les États-Unis, depuis la France, les caractères d'une culture américaine.

L'intérêt d'une étude des revues *en réseau* est ainsi de montrer que la solidarité qui les relie, parfois sur le registre d'une émulation concurrentielle, ne produit pas une uniformisation. La circulation internationale des formes, des idées, des œuvres entre périodiques, loin de diluer les spécificités individuelles ou

nationales, permet aussi de les concentrer, par un filtrage répété dans le tamis des autres cultures, des autres langues et des autres médiums. Une économie de dilatation et de constriction régit les transferts culturels, élargissant les réseaux comme les mailles d'un vaste filet, pour les resserrer autour des problématiques saillantes de chaque époque et de chaque nation.

AU TEMPS DU « COSMOPOLITISME » ?  
LES REVUES PARISIENNES ET LA LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE,  
1890-1900

*Blaise Wilfert-Portal*

L'âge d'or que connaissent les revues littéraires en français à partir des années 1880 concerne aussi bien les revues académiques et installées que les revues contestataires d'avant-garde<sup>1</sup>. Cet âge d'or voit culminer l'importance des grandes revues de culture générale issues du XIX<sup>e</sup> siècle, comme la *Revue des deux mondes* ou *La Revue politique et littéraire*, auxquelles s'ajoutent alors, entre autres, sur le même modèle, *La Revue de Paris*, créée en février 1894 à l'initiative de Calmann-Lévy, *La Nouvelle Revue* de Juliette Adam, qui date de 1879, ou *La Revue hebdomadaire*, créée en 1892. Ces années voient aussi se former une vague sans précédent de nouvelles revues à prétention avant-gardiste, comme, parmi bien d'autres, *Le Décadent*, *La Revue contemporaine*, le *Mercur de France*, *La Revue blanche*, *La Plume*, *L'Ermitage*, nées entre 1885 et 1895, et qui connaissent pour la plupart une continuité suffisante pour marquer les débats du moment. Modestes par leur format, souvent assez artisanales dans leur fonctionnement, bouillonnantes sur le plan intellectuel, très liées à l'activité littéraire des jeunes écrivains installés en grand nombre à Paris depuis le début des années 1880, ces revues sont regroupées par l'histoire littéraire sous le drapeau du « symbolisme », le plus souvent.

Les revues sont alors la première institution littéraire par laquelle s'opère la polarisation de la vie intellectuelle fin-de-siècle entre le pôle de la production restreinte, principalement animé par les « petites revues », le pôle académique de production médiane et en contact direct avec le champ politique, qu'animent les grandes revues généralistes, et le pôle de la production de masse, lié surtout au développement de la grande presse et aux nouvelles maisons d'édition fortement capitalisées<sup>2</sup>. Or une part essentielle de cette polarisation s'est alors construite

1 Voir sur ce point, parmi d'autres, *La Belle Époque des revues, 1880-1914*, dir. Jacqueline Pluet-Despatin, Michel Leymarie et Jean-Yves Mollier, Paris, Éditions de l'IMEC, 2001.

2 Sur ce point, voir Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Libre examen », 1992 ; Christophe Charle, *Les Intellectuels en Europe. Essai d'histoire comparée*, édition augmentée d'une postface inédite de



autour d'un schème discursif central, celui qui oppose le « nationalisme » et le « cosmopolitisme », un schème construit au cours des années 1889-1895 dans les débats qui ont accompagné la percée, parfois fortement polémique, de certaines littératures étrangères dans le champ littéraire français. Ce schème discursif, filtré à travers plusieurs années d'affrontements aux lignes de clivage souvent plus complexes, a imposé un alignement binaire, confrontant les « nationalistes », défenseurs de frontières et hostiles à l'« invasion » des littératures étrangères, aux fourriers de l'étranger, prêts à sacrifier l'âme nationale à la dernière tocade ou aux intérêts du capitalisme éditorial. L'efficacité de cette division simpliste, parmi d'autres facteurs, lui a permis de devenir structurante pour l'ensemble de la vie littéraire parisienne : le fait que *La NRF*, ce projet concerté et planifié de conquête du centre de la vie littéraire, ouvre ses premiers numéros, en 1909, par une série d'articles confiés à André Gide sous le titre « Nation et littérature », et qui engagent immédiatement le débat avec Charles Maurras et les siens sur la place des littératures étrangères dans la vie littéraire française<sup>3</sup>, montre que l'alignement polémique établi autour de 1895 était devenu une pierre de touche du débat intellectuel, et que la création d'une revue ambitieuse ne pouvait éviter une prise de position sur l'opportunité d'importer les littératures de l'étranger.

C'est notamment pour cette raison qu'il peut être précieux de s'interroger sur le rôle et la place de l'importation des littératures étrangères dans les revues de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Tout d'abord en restituant leur rôle décisif dans la structuration de la polémique et l'établissement de l'opposition pérenne entre les « cosmopolites » et les « nationalistes », notamment au cours de la période 1890-1895. Mais aussi, pour ne pas s'en tenir aux seules déclarations polémiques, et donc à une histoire idéologique des revues et de leur « cosmopolitisme », souvent mobilisée par l'historiographie, en liant les modalités, l'intensité et les orientations de cette participation au débat sur le nationalisme littéraire avec la réalité des pratiques d'importation littéraire mises en œuvre dans les revues elles-mêmes, en une esquisse d'histoire éditoriale, et donc économique, sociale et symbolique du « cosmopolitisme » des revues. Et sur ce point, le tableau est très net : contrairement à ce qui est attendu et souvent écrit, les « jeunes revues », ou les « petites revues », pour reprendre le terme de Yoan Vêrilhac<sup>4</sup>, ne tiennent

l'auteur, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points. Histoire », 2001, notamment le chapitre 5, « La différenciation des stratégies intellectuelles » ; Pascal Durand, *Mallarmé. Du sens des formes au sens des formalités*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Liber », 2008.

<sup>3</sup> Sur cette question, voir aussi la contribution de Vincent Gogibu, ici même, p. 233-255.

<sup>4</sup> Yoan Vêrilhac, dans *La Jeune Critique des petites revues symbolistes* (Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, coll. « Le XIX<sup>e</sup> siècle en représentation(s) », 2010), suivant notamment sur ce point les analyses d'Anna Boschetti, choisit cette formule plutôt que « jeunes revues » ou « revues d'avant-garde », considérant que c'est le terme qui permet le mieux d'insister sur la dimension institutionnelle de la position des nouvelles revues, modestes et économiques par leur prix, la place qu'y tient la publicité et leur nombre

pas seules le terrain, bien au contraire, puisque les « grandes revues lettrées<sup>5</sup> » constituent en fait le principal canal de l'importation littéraire, grâce à leur solidité éditoriale, qui autorise des traductions nombreuses et ambitieuses, mais aussi grâce à la mise en place d'un système élaboré de régulation critique, qui contribue à faire de ces revues le lieu de production d'un discours ordonné sur la mondialisation.

#### LE « COSMOPOLITISME LITTÉRAIRE » : UNE AFFAIRE DE REVUES

Le débat sur le « cosmopolitisme » littéraire, et avec lui l'accumulation primitive du capital symbolique du « nationalisme », s'est largement construit dans les pages des revues littéraires au cours des années 1890. On en connaît les étapes principales<sup>6</sup> : la parution du « Joujou patriotisme », le brûlot de Remy de Gourmont dans le numéro d'avril 1891 du *Mercur de France*, dans lequel il affirme la nécessité d'une liberté de circulation totale pour les artistes et leurs œuvres, contre le patriotisme officiel qui enrôlait les artistes sous les drapeaux ; le manifeste de l'École romane paru le 14 septembre 1891 dans *Le Figaro* et l'article de Charles Maurras dans *La Plume*, qui opposaient les Barbares du Nord aux Romains, à la fois parmi les poètes et critiques du symbolisme et parmi leurs admirations étrangères ; « La querelle des nationalistes et des cosmopolites » de Maurice Barrès, dans les pages du *Figaro* du 4 juillet 1892 ; la reprise par les critiques installés des grandes institutions de la presse politico-littéraire parisienne de l'opposition entre Nord et Sud à l'occasion de la charge de Jules Lemaitre contre la « nordomanie » dans la *Revue des deux mondes* en décembre 1894 et la réponse faite par Gaston Deschamps dans *Le Temps* le 30 du même mois ; et surtout la grande cristallisation de 1895, où tous les débats antérieurs sont unifiés, et de ce fait durcis, sous une forme binaire pour des années, par la mobilisation des plus grandes plumes de la critique installée,

---

de collaborateurs, et socialement et politiquement marginales (des revues « jeunes » et « de jeunes » au sens de la jeunesse sociale) : la « petite revue » est alors « l'aboutissement extrême, le produit le plus cohérent, d'un processus d'autonomisation [de l'activité littéraire] qui remonte très loin » (Anna Boschetti, citée p. 258, n. 4). Je le suis volontiers sur ce point. Il est par ailleurs étonnant que ce livre, précis et précieux, ne mentionne pour ainsi dire pas la question, tout de même assez spécifique dans un contexte de nationalisation de la vie intellectuelle, du rapport critique aux littératures étrangères.

- 5 La formule est de Thomas Loué, à partir du titre de *La Revue politique et littéraire, ou Revue bleue*. Voir « La revue », dans *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, dir. Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011, notamment p. 357.
- 6 Sur tout ceci, voir notamment Blaise Wilfert-Portal, *Paris, la France et le reste... Importations littéraires et nationalisme culturel en France, 1885-1930*, thèse d'histoire, dir. Christophe Charle, université Panthéon-Sorbonne, 2003, en particulier la première partie, « Le choc de l'étranger ».

Eugène-Melchior de Vogüé, Ferdinand Brunetière, André Hallays, Édouard Rod, Émile Faguet, Arvède Barine, dans les pages de la *Revue des deux mondes*, de *La Revue de Paris*, de *La Revue politique et littéraire*.

On le voit au simple énoncé des titres de presse dans lesquels paraissent les principales prises de position : une part importante du débat littéraire des années 1890, et qui a des incidences capitales sur l'un des affrontements politiques majeurs de ce temps, l'affaire Dreyfus<sup>7</sup>, se fait donc dans les revues littéraires, et concerne la question de la place des littératures étrangères dans le champ littéraire français. Or la tradition d'analyse idéologique de la presse, forte du côté de l'histoire, risque ici de renforcer l'*a priori* internaliste de certaines études qui réduisent les choix littéraires à des questions esthétiques : le schéma de dispersion des revues dans la configuration discursive du débat entre « cosmopolitisme » et « nationalisme » littéraires dépendrait de conceptions du monde, de désaccords esthétiques, de conceptions politiques de leurs rédacteurs et figures de proue, dont les prises de position produiraient la position de leurs organes de presse dans la vie littéraire et intellectuelle.

260

Dans cette perspective, la structure d'ensemble de la polémique peut sembler limpide, en effet. Du côté des importateurs, le symbolisme et les « jeunes revues », qui portent la littérature étrangère comme une provocation contre le nationalisme obsidional des élites installées, articulant ainsi jeunisme, anarchisme et esthétisme ; d'autre part, les défenseurs de frontières sourcilleux, souvent commentateurs culturels dans la grande presse, pour certains d'ailleurs futures figures centrales du « nationalisme » (Henry Fouquier, Gustave Larroumet, Francisque Sarcey, Charles Maurras, Maurice Barrès, Jules Lemaitre) ; enfin, un juste milieu, tenant de la modération, pour qui l'importation de littératures étrangères en France est inévitable, ancienne, et au fond de modeste conséquence puisque la littérature française, dominante, n'y risque pas son âme et y conforte même sa suprématie (c'est la ligne des grandes revues politico-littéraires comme la *Revue des deux mondes*, la *Revue bleue* ou *La Revue de Paris*, mais aussi du *Journal des débats*).

Pourtant, on peut contester cette réduction du débat à une question idéologique et/ou esthétique. À lire la période et ses enjeux à travers cette focale, celle qui fait de tel ou tel auteur un « cosmopolite », du fait d'une « vision du monde », et des revues, des auteurs collectifs également plus ou moins « cosmopolites » en fonction de leur conception de ce que pourrait être un

7 Sur la scène primitive « littéraire » de l'Affaire, voir notamment Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels », 1880-1900*, Paris, Éditions de Minuit, 1990, et Venita Datta, *Birth of a National Icon. The Literary Avant-Garde and the Origins of the Intellectual in France*, Albany (NY), SUNY Press, 1999.

« cosmos harmonieux »<sup>8</sup>, on en limite la compréhension. En effet, si les revues ont eu cette place dans le débat, si leurs contributeurs ont à ce point pris position et contribué à la pression polémique du moment sur le « cosmopolitisme », c'est qu'elles étaient elles-mêmes engagées de manière très spécifique, et différenciée, dans les circulations littéraires que les « nationalistes » dénonçaient comme une invasion. La diversité des formes concrètes prises par cet engagement rend compte de la variété de leurs positions dans le débat.

#### LES « PETITES REVUES » ET L'IMPORTATION DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES : LES LIMITES DE LA BONNE VOLONTÉ DU PAUVRE

Le rôle de l'importation de l'étranger dans les jeunes revues des années 1885-1895 est un fait général, quelquefois mentionné et étudié<sup>9</sup>, mais largement sous-estimé dans l'ensemble. Traductions de textes de fiction, de théâtre ou de poésies, comptes rendus de lecture d'ouvrages étrangers, participation aux grandes polémiques en cours sur les auteurs scandinaves ou les romanciers russes qui défrayaient alors la chronique, présentations synthétiques à visée informative de tel ou tel courant littéraire à l'étranger, revue des revues étrangères et résumé succinct de leur contenu : sous diverses formes, la littérature étrangère y est très présente, et elle est l'un des traits les plus marquants de cette nouvelle vague de périodiques. Mais elle se heurte aussi à des limites strictes, notamment celles de la modestie des contacts internationaux que ces revues sont en mesure d'établir, et surtout celles qu'impose le coût de la traduction en régime de droit d'auteur.

La traduction, et d'une manière générale, l'importation de la littérature étrangère, n'est pas accessible, en réalité, à toutes les « petites revues » de jeunes, loin de là. Celles qui ont pu en disposer réellement sont en fait les plus illustres, et surtout les plus solides. L'exemple des revues de rang inférieur, soit beaucoup plus éphémères, soit provinciales, soit encore de moindre renom, révèle un tableau très décevant. *La Syrinx*, publiée à Aix-en-Provence entre 1892 et 1894, publie treize numéros de vingt-huit pages et compte parmi ses collaborateurs de jeunes poètes, obscurs alors, mais pleins d'avenir, comme

8 C'est la perspective de Nicolas Di Méo dans *Le Cosmopolitisme dans la littérature française. De Paul Bourget à Marguerite Yourcenar*, Genève, Droz, 2009.

9 Voir notamment Robert Jouanny, « Les orientations étrangères au *Mercur de France* (1890-1895) », *RHLF*, n° 1, « *Le Mercur de France* et la littérature en 1890 », dir. Louis Forestier, janvier-février 1992, p. 56-72. Beaucoup plus récemment, un colloque ambitieux, organisé par Catherine Servant et le CREE, s'est tenu à l'Institut national des langues et civilisations orientales sur le *Mercur de France* et les littératures étrangères : *Lettres d'Europe, et au-delà, dans le « Mercur de France » (1890-1940)*, Paris, INALCO, 21 et 22 novembre 2014. Les actes, en préparation, sont à paraître aux Presses de l'INALCO.

Charles Maurras, André Gide, Camille Mauclair, Maurice Bouchor, et nombre de collaborateurs des grandes revues symbolistes, comme Henri Mazel, Maurice Rollinat, Raymond de La Tailhède, à côté des collaborateurs locaux, typiques du « réveil des provinces » : elle présente donc le profil type de la petite revue moderniste. Or elle ne livre à peu près aucune information sur les littératures de l'étranger, et ne donne dans ses pages aucune traduction. Une revue plus centrale, *Le Rêve et l'Idée*, dirigée par Saint-Georges de Bouhélier, un symboliste dissident qui prétend alors faire fusionner l'inspiration poétique et l'énergie positive du naturalisme, publiée à Paris et de plain-pied dans les débats littéraires contemporains, mais qui ne donne que onze numéros entre 1894 et 1896, ne présente alors des littératures étrangères que quelques traductions du néerlandais et du flamand, et des textes portant sur la vie littéraire hollandaise. Quelques rares comptes rendus de littérature italienne ou sud-américaine ne parviennent pas à masquer la modestie des moyens et des réalisations de la jeune revue, et plus largement de nombre de jeunes revues, même parisiennes.

Fort différent est le cas de *La Revue blanche*, créée en 1889 avec l'appui des frères Natanson et qui semble un temps incarner l'avant-gardisme par excellence<sup>10</sup>. La posture de la revue est résolument moderniste, hostile à l'art installé, à l'académisme, mais aussi à l'érudition universitaire, au Collège de France, à l'Opéra, au Conservatoire national, aux Salons. La coïncidence entre engagement politique et engagement libertaire en matière d'art la caractérise, et elle s'appuie pour cela tout particulièrement sur l'importation de textes étrangers. Léon Tolstoï est régulièrement traduit dans ses pages, notamment aux moments les plus tendus, comme en avril 1900 lorsque *La Revue blanche* publie « Patriotisme et gouvernement », charge féroce contre le pouvoir d'État et le nationalisme. *La Revue blanche*, connue par ailleurs pour son modernisme pictural et l'appui qu'elle donne au néo-impersonnisme, soutient la polémique au sujet d'Ibsen et du théâtre scandinave autour de 1890, défend sans faillir le wagnérisme, et prend une part significative à l'introduction de Friedrich Nietzsche en France à partir de 1893. Avec à peu près 10 à 15 % de littérature étrangère dans ses livraisons de poésies, de théâtre et de fiction, elle fait de l'importation littéraire un fer de lance de sa campagne de subversion littéraire. Elle s'appuie notamment sur cette importation pour devenir un périodique solide : en 1897, elle donne naissance à un comptoir d'édition qui peut exploiter

<sup>10</sup> Sur *La Revue blanche*, voir notamment Olivier Barrot et Pascal Ory, « *La Revue blanche* ». *Histoire, anthologie, portraits*, Paris, Christian Bourgois, 1989 ; Geneviève Comès, « *La Revue blanche* » et le mouvement des idées, thèse de doctorat d'État, dir. Robert Jouanny, université de Paris XII, 1987 ; et plus récemment Paul-Henri Bourrelier, « *La Revue blanche* ». *Une génération dans l'engagement, 1890-1905*, Paris, Fayard, 2007. La bibliographie abondante sur cette revue n'empêche pas que son rapport avec les littératures étrangères ne soit jamais traité de manière très consistante.

ses découvertes, notamment étrangères, et qui publie cent cinquante titres avant que son fonds ne soit racheté par Eugène Fasquelle en 1903.

Mais c'est le *Mercure de France* qui constitue le vrai haut lieu de l'importation littéraire dans les jeunes revues<sup>11</sup> et l'illustration la plus claire du rôle qu'y tient la traduction. Contrairement à beaucoup de ses sœurs, elle parvient à passer le cap des années 1900, et compte probablement 3 000 lecteurs en 1905. Or le *Mercure de France* est un large succès dans la mesure où il réussit à tenir le double pari de l'information et de la publication de littérature étrangère en traduction. Dès sa première année, la présentation et la traduction de textes étrangers semblent être une préoccupation majeure : Stéphane Mallarmé traduit Alfred Tennyson ; des textes d'Ola Hansson, de Jean Paul, du Hollandais Multatuli, d'Otto Julius Bierbaum, des extraits de Max Stirner, de Gerhard Hauptmann, de Jens Peter Jacobsen, de Giosuè Carducci figurent dans les livraisons d'inédits de la revue. Dès septembre 1891, Remy de Gourmont, le rédacteur en chef officieux, affirme son intention de présenter régulièrement des œuvres inédites, dans le texte ou en traduction, des principaux poètes étrangers contemporains.

Cependant, la réalité de la première décennie du *Mercure* est en fait légèrement différente de ce qu'espérait Gourmont : la revue doit principalement se contenter d'être un instrument d'information, bien plus que de traduction directe de littérature étrangère. Ce qui marque le rôle décisif de la revue dans le débat sur la littérature étrangère, ce ne sont pas les poèmes d'Algernon Charles Swinburne, d'Oscar Wilde, les pages de Tennyson ou les nouvelles de Robert Louis Stevenson qu'on trouve traduites dans ses pages, et qui ne représentent finalement qu'une faible part de l'ensemble des publications, mais l'établissement de sa « Revue du mois », une rubrique de critique et d'information rapidement différenciée, qui occupe peu à peu jusqu'à la moitié de sa pagination. Un comptage des recensions d'ouvrages de littérature étrangère dans les chroniques de la « Revue du mois », entre 1897 et 1904, donne environ 170 entrées pour les seules littératures de langue allemande, soit plus de vingt par an ; pour la littérature anglophone, on atteint 430 entrées, qui concernent un très grand nombre d'auteurs contemporains mais aussi les célébrations et les grands ouvrages rétrospectifs d'histoire littéraire. La littérature hispanophone est représentée par 200 entrées, dans près de 90 % des cas au sujet d'ouvrages écrits directement en espagnol ; un peu plus de 100 entrées concernent la littérature italienne, principalement

11 Sur le *Mercure de France*, la bibliographie est riche, même si assez rarement consacrée aux questions d'importation littéraire. Voir notamment le numéro spécial de la RHLF précédemment cité, mais aussi Claire Lesage, *Le « Mercure de France » de 1894 à 1914*, thèse de l'École nationale des chartes, 1985 ; Liliana Samurović-Pavlović, *Les Lettres hispano-américaines au « Mercure de France », 1897-1915*, Beograd/Paris, s.n./Centre de recherches hispaniques, 1969, et Lucien Brochard, *Henry Davray, le « Mercure de France » et l'Angleterre*, thèse d'université ès-lettres, dir. Jean-Marie Carré, université de Paris, 1953.

en italien ; 75 la littérature néerlandophone, des ouvrages en néerlandais à l'exception des traductions de Multatuli et de Louis Couperus ; plus de 50 la littérature polonaise, près de 100 la littérature portugaise, 60 la littérature russe, et 50 les littératures scandinaves, dans les deux derniers cas, en majorité à partir d'ouvrages traduits. Au total, on dénombre près de 1 200 recensions critiques ou notes d'information sur la vie littéraire à l'étranger, soit environ 150 par an.

En comparaison de cet immense effort d'information littéraire européenne, le travail direct de traduction, dans les pages de la revue, jusque dans la décennie 1900, pèse de façon beaucoup moins décisive, parce que la revue devait s'en tenir, la plupart du temps, à des formes courtes, poèmes, nouvelles, courts essais, et ne pouvait guère envisager de publication suivie. Si les choses changent dans les années 1900, c'est que le comptoir d'édition a bénéficié d'un don inattendu, sans lequel rien n'aurait été possible : créé en 1895, il ne peut d'abord publier à peu près que des ouvrages français, parce qu'ils obéissent à l'économie inversée de l'avant-gardisme littéraire, les auteurs, des proches pour l'essentiel, n'en attendant à peu près pas de rémunération, du moins dans un premier temps. Impossible de faire fonctionner ce genre d'économie dans un régime de respect du droit d'auteur international, avec des auteurs étrangers qui ne participent pas des mêmes réseaux, qui ont déjà publié leur œuvre dans leur langue, et n'ont pas un besoin urgent de publier en français sans bénéfice pécuniaire. Ce n'est donc que pendant la décennie 1900 que le *Mercury* peut réellement se lancer dans une politique de traductions de textes complets, qu'il décide de réunir dans une collection de littérature étrangère, parce que son principal chroniqueur des littératures anglophones, le Franco-Anglais Henry-D. Davray, avait fait un héritage conséquent et décidé – malgré la résistance du rédacteur en chef Alfred Vallette, qui ne pensait pas que l'affaire serait rentable, ni très utile – de le consacrer à la cause.

#### LES REVUES « POLITIQUES ET LITTÉRAIRES » : LE CŒUR DE L'IMPORTATION LITTÉRAIRE

Les limites rencontrées par les « petites revues », dans leurs efforts pour organiser au moins une partie de la vie intellectuelle et littéraire française autour de la traduction de la littérature étrangère, sont donc assez étroites, et elles expliquent le décalage constaté entre leur capacité à orienter les débats parisiens dès les années 1890 et leur percée plus tardive dans l'édition française, qui ne s'effectue qu'au cours des années 1900 et 1910, et tout particulièrement pour la littérature en traduction. Au contraire, les moyens dont disposaient les grandes revues lettrées leur permettaient alors de tenir le premier rang en matière de traduction de littératures étrangères, et de contribuer à renouveler les pratiques des éditeurs de la littérature générale, en leur faisant articuler,



autour des œuvres étrangères, le souci du marché et les logiques propres au champ littéraire.

La première de ces grandes revues, par son ancienneté, sa solidité financière, sa renommée internationale et l'importance de son lectorat dans les élites francophones est évidemment la *Revue des deux mondes*. Son intérêt pour les littératures étrangères n'est certes pas nouveau. Son origine romantique, pour une part, la désignait pour être la caisse de résonance d'un mouvement littéraire et esthétique fondamentalement transnational<sup>12</sup>. Prise entre la dimension internationale de son lectorat, fondée sur la francophonie des élites sociales en Europe et aux Amériques, et le « cosmopolitisme du national » du romantisme<sup>13</sup>, dont elle était issue, la revue se trouva, dans les années 1840-1850, en position de « plaque tournante de ce qui se dit et s'écrit sur le thème des littératures étrangères<sup>14</sup> ».

Il reste que la part des littératures étrangères dans la *Revue des deux mondes* au cours de la période suivante, avant les articles tonitruants d'Eugène-Melchior de Vogüé sur le roman russe, est très modeste. Au total, 27 livraisons, entre 1870 et 1885, sont des traductions ou des adaptations de littérature étrangère, sur un ensemble de 273, soit moins de 10 %, et toujours sous la forme de courtes séries. Pour ce qui est du commentaire et de la présentation des œuvres de l'étranger par des rédacteurs de la revue, une rubrique « littératures étrangères » existe dans les tables rétrospectives, mais pas dans la revue elle-même : à cette date les littératures allophones n'ont donc pas de statut particulier. Au contraire, une fois enclenchée la vague du roman russe, en 1886, la revue s'intéresse beaucoup plus régulièrement aux littératures étrangères, et sous différentes formes. À partir de 1888, l'importation littéraire s'accélère nettement, avec trois à quatre livraisons de textes de fiction par an, de Rudyard Kipling, de Frank Harris, de Leopold von Sacher-Masoch, d'Emilio Vacano, d'Adam Szymański, et d'autres encore.

Mais c'est surtout à partir de 1893 que la visibilité de la littérature étrangère dans la *Revue des deux mondes* se fait plus grande, et la raison en est d'une part la concurrence des revues des jeunes, en pleine affirmation depuis le début de la décennie, et d'autre part la concurrence redoublée entre revues « littéraires et politiques » avec la création de *La Revue de Paris*. Si on dépouille la *Revue*

12 Je suis sur ce point l'analyse que fait Philippe Régner de la présence de la littérature étrangère dans la *Revue des deux mondes*, depuis sa création jusqu'à la guerre franco-prussienne. Voir « Littérature nationale et littérature étrangère au XIX<sup>e</sup> siècle : la fonction de la *Revue des deux mondes*, 1829-1870 », dans *Qu'est-ce qu'une littérature nationale ? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*, dir. Michel Espagne et Michael Werner, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Philologiques », 1994, p. 289-314.

13 Voir sur ce point le livre d'Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'univers historique », 1999, chapitre I, « La révolution esthétique », notamment p. 64 sq.

14 Philippe Régner, « Littérature nationale et littérature étrangère », art. cit., p. 294.

*des deux mondes* au moment du pic de la polémique sur le « cosmopolitisme littéraire », en 1895, on est frappé de la montée en puissance des littératures étrangères dans ses pages. Avec la publication, en quatre livraisons à chaque fois, du *Triomphe de la Mort* et des *Vierges au rocher* de Gabriele D'Annunzio, à côté de livraisons isolées de Frank Harris, de Hamlin Garland, de José María de Pereda, d'Anton Tchekhov, de Mrs Humphry Ward, de Vernon Lee, de Hall Caine, de Rudyard Kipling, les œuvres étrangères comptent alors pour plus d'un tiers des auteurs (16 pour 44 auteurs au total). Cette montée en puissance correspond précisément à l'arrivée à la tête de la revue de Ferdinand Brunetière, qui sort de sa charge d'enseignement à l'École normale supérieure, où il avait fait cours sur l'influence des littératures étrangères sur la littérature française et sur l'idée de littérature comparée<sup>15</sup>. Il s'adjoit une équipe de jeunes collaborateurs, pris dans la jeunesse littéraire symboliste, comme Teodor de Wyzewa, Jean Thorel, et André Bellessort. Pour le nouveau directeur de la *Revue des deux mondes*, la nécessité de faire du neuf impose de puiser dans un vivier de jeunes auteurs avec lesquels, par son enseignement, il avait encore des contacts, directs ou indirects, mais aussi, puisque c'était le climat imposé par les débats littéraires et intellectuels les plus vifs du moment, de choisir précisément parmi ces jeunes gens ceux qui seraient le plus à même de participer à la passion générale pour les littératures étrangères. D'où le renouvellement des orientations générales de la revue, qui s'intéresse moins exclusivement aux littératures anglophones pour élargir son empan et participer directement aux débats en cours.

La revue se dote alors de ses chroniques spécifiques de littérature étrangère, notamment sous la responsabilité de Teodor de Wyzewa, sous le titre de « revues... » allemandes, anglaises, russes, italiennes, etc. Il s'agissait de revues mensuelles, au nombre donc d'une dizaine par an, fort substantielles, puisqu'elles comptaient entre 10 et 15 pages chacune. Wyzewa raconte à l'occasion que Ferdinand Brunetière le contraignait à présenter chaque mois trois sujets différents, parmi lesquels il choisissait celui qui lui paraissait convenir<sup>16</sup>. La présence de la littérature étrangère, même sous la forme de la critique, est loin de se limiter aux articles de Wyzewa, mais les 120 à 150 pages qu'il y donne chaque année constituent une part essentielle du discours sur « l'étranger » culturel tenu par la revue. Il y fait feu de tout bois : les critiques directes de textes de fiction ou de poésie voisinent avec des comptes rendus

15 En dehors des études générales sur Ferdinand Brunetière, comme celle d'Antoine Compagnon (*Connaissez-vous Brunetière ?*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'univers historique », 1999), voir sur ce point précis Pierre Moreau, « Brunetière, professeur de "littérature comparée" », *Revue de littérature comparée*, n° 1, janvier-mars 1956, p. 64-85.

16 Paul Delsemme, *Teodor de Wyzewa et le cosmopolitisme littéraire en France à l'époque du symbolisme*, Bruxelles, Presses universitaires de Bruxelles, coll. « Travaux de la Faculté de philosophie et lettres », 1967, p. 56.

de lecture critique, des tableaux de telle ou telle vie littéraire étrangère, des récits de correspondance, des anecdotes, des portraits. Ses études sur William Morris, sur Walter Pater, sur les poètes romantiques, sur William Hurrell Mallock, sur Robert Louis Stevenson, sur Mrs Humphry Ward, sur les romans chrétiens de Hall Caine, sur le roman naturaliste en Angleterre, sur Edgar Allan Poe, sur Harriet Beecher Stowe, sur Friedrich Gottlieb Klopstock, sur Conrad Ferdinand Meyer, sur Peter Rosegger, et bien d'autres encore, constituent plus de la moitié des textes réunis ensuite dans les trois séries des *Écrivains étrangers*, que la Librairie académique Perrin fait paraître respectivement en volumes en 1896, en 1897 et en 1900, et qui représentent la publication la plus importante de l'époque sur la littérature européenne récente ou contemporaine.

La littérature étrangère y gagne une place régulière, essentielle, visible, et cette rubrique place donc l'importation littéraire parmi les phénomènes structurants pour la revue, à très long terme, bien loin de l'idée convenue que les grandes institutions les plus proches de l'Académie étaient, par conservatisme, naturellement liées au « nationalisme » ou au moins particulièrement prudentes vis-à-vis de l'étranger. On comprend de ce fait que Wyzewa ait été l'objet des attaques les plus féroces de la part de Charles Maurras, dès le milieu des années 1890. Il a représenté dès cette époque une position forte et très repérable dans la vie intellectuelle parisienne, au profit de la *Revue des deux mondes*, dont la dimension encyclopédique, et en même temps foncièrement normative, contribue à la fois à donner l'impression d'une présence immédiate de la vie littéraire foisonnante de l'Europe et d'une capacité à la maîtriser en produisant des hiérarchies culturelles à l'échelle du continent.

D'autres revues politiques et littéraires sont engagées alors dans la même mutation, notamment pour ne pas se laisser distancer par la *Revue des deux mondes*. Ainsi, la *Revue bleue*, la plus datée, par sa présentation, de ces grandes institutions traditionnelles parisiennes, qui réunissait des articles de politique étrangère et coloniale, des récits historiques, des récits de voyage, de nombreux articles de critique littéraire et des discours de réception à l'Académie française, connaît au milieu des années 1890 une mue importatrice. Elle publie ainsi, au cours de l'année 1895, des œuvres de George Gissing, de Hermann Sudermann, de Carlot Gottfried Reuling, de Robert Louis Stevenson, de Giovanni Verga, d'Arrigo Boito, de courts récits d'Antonio Fogazzaro et de Salvatore Di Giacomo, et une « nouvelle américaine » de Mrs Eastwick. La présence nouvelle de l'étranger se manifeste également dans les notes et les études, avec Andrew Lang sur Stevenson, Conrad Alberti sur Gustav Freytag, une étude sur le mouvement littéraire en Russie, une lecture

de l'œuvre de Richard Wagner par Gaston Carraud, une note sur Benito Pérez Galdós, et enfin, deux articles qui prenaient à bras le corps le débat sur le cosmopolitisme littéraire, par René Doumic, futur directeur de la *Revue des deux mondes*, sur l'œuvre de Gabriele D'Annunzio, et par Émile Faguet, « Sur le cosmopolitisme littéraire ». L'importation littéraire est ainsi devenue une part essentielle de l'activité de la revue, en matière de publication d'inédits comme en matière d'informations.

La force de ces revues était d'articuler l'importation littéraire directe, sous la forme de traductions coûteuses, et la critique à grande échelle, même si le *Mercur de France* avait tout de même le dessus dans ce domaine. La dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle a donc vu les grandes revues lettrées contribuer décisivement à l'importation de la littérature étrangère en France, à la fois pour des raisons de concurrence avec les revues des jeunes, qui promouvaient la littérature étrangère comme moyen de subvertir l'ordre littéraire établi, sans nécessairement avoir les moyens d'aller au bout de leurs ambitions, mais aussi à cause de la concurrence entre elles, les nouvelles venues poussant les anciennes à se transformer, à innover, et à répondre aux demandes d'un public lettré transformé. L'une des formes les plus visibles de la littérature étrangère dans le champ littéraire français est donc dorénavant ce format particulier qu'est la chronique régulière et nationalisée des littératures étrangères, qui assure une circulation d'informations et une présence du jugement critique inouïes jusqu'alors.

Toutefois, si l'on y prend bien garde, cette institutionnalisation est ambiguë : l'unicité de *la* littérature s'en trouve irrémédiablement perdue, puisque la forme du discours sur les œuvres allophones est dorénavant *a priori* productrice d'un clivage étanche entre le national et l'étranger, et classe les œuvres dans un ensemble de rubriques linguistico-nationales préconstruites, dont la dynamique discursive implicite devra, pour une part au moins, consister à retrouver les marques de cette appartenance dans les œuvres et les textes. Cette loi d'airain de l'assignation identitaire, présente bien sûr dans le discours critique depuis Germaine de Staël au moins, reçoit toutefois dans l'opération une onction institutionnelle nouvelle, qui, comme dans l'université française la reconfiguration des chaires de littérature décrite par Michel Espagne<sup>17</sup>, rend l'arbitraire des partages culturels invisible et naturalise le national comme schème de compréhension du monde.

17 Michel Espagne, *Le Paradigme de l'étranger. Les chaires de littérature étrangère au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Le Cerf, 1993.

Il reste à restituer ce que contenaient ces chroniques et ces critiques, pour en comprendre l'importance et les effets. Il n'est pas simple d'évoquer en quelques lignes, de manière un tant soit peu pertinente, les montagnes de papier et les océans d'encre que représentent les textes d'informations, de critique et de commentaires publiés par les revues de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sur les littératures étrangères. Pourtant, c'est une question essentielle pour comprendre la structure complexe de la polémique, les différentes positions des acteurs, ce que ces débats révèlent du fonctionnement de la vie littéraire parisienne autour de 1900 – mais aussi, réciproquement, les effets qu'ont ces débats sur la vie littéraire.

On peut suivre trois voies différentes pour les aborder. Tout d'abord celle de la lecture interne, qui suit leur logique intellectuelle, esthétique et idéologique. Et sur ce point, l'une des dimensions les plus frappantes est l'ambiguïté idéologique de bien des chroniques et critiques de littératures étrangères. Qu'il s'agisse d'Henri Albert, le spécialiste de littérature allemande du *Mercur de France* dans les années 1890 et l'actif importateur de Nietzsche, ou de Philéas Lebesgue, polymathe flamboyant dans les pages de la même revue, où il tint les chroniques des lettres grecques (sous le nom de Démétrius Astériotis), yougoslaves (sous le nom de Lioubok Sokolovitch) et portugaises<sup>18</sup>, ou encore d'Augustin Filon, chroniqueur régulier de la *Revue bleue*, du *Journal des débats*, dont il assurait dans la seconde moitié de la décennie 1890 la rubrique anglaise, et de la *Revue des deux mondes*, la posture du critique sur la littérature dont il est loin d'être à chaque fois un spécialiste peut parfois être dure, caricaturalement chauvine, ou au moins résolument nationalisante.

Henri Albert fait de Nietzsche, dès 1895, un antidote à toute la littérature allemande, caractérisée par « [une] absence totale d'optique dans le jugement, [un] manque complet de *flair* artistique<sup>19</sup> ». Le 1<sup>er</sup> juillet 1899, Albert conclut l'une de ses chroniques par ce jugement féroce : « il n'y a pas encore de culture allemande ». Lebesgue, chroniqueur attentif de littératures marginalisées dans les pages du *Mercur*, tient à les replacer sous le regard des contemporains en s'appuyant sur le raisonnement selon lequel il s'agit d'authentiques littératures nationales, et qu'à ce titre elles méritent qu'on en rende compte, selon un vieux principe d'égalité formelle entre les nations, issu des textes de Johann Gottfried von Herder et des luttes nationalistes des poètes et érudits du premier XIX<sup>e</sup> siècle. Les diverses chroniques d'Augustin Filon sont, de leur côté,

18 Voir Philéas Lebesgue, *Portugal no « Mercur de France ». Aspectos literários, artísticos, sociais de fins do séc. XIX a meados do séc. XX*, trad. et éd. Madalena Carretero Cruz et Liberto Cruz, Lisboa, Roma Editora, coll. « Casa de cultura », 2007.

19 Henri Albert, « Journaux et revues », *Mercur de France*, vol. XVI, n° 72, décembre 1895, p. 424, souligné par l'auteur.

reprises en volume, notamment par la maison Hachette en 1893 : les articles sur Tennyson, sur William Archer, sur Arthur Wing Pinero, sur Inigo Jones, sur Charles Stewart Parnell ou sur James Froude sont alors présentés comme des « Profils anglais », effaçant toute référence à la littérature, ou à la politique, pour ne plus parler, au fond, que d'« identité nationale ». Une dynamique très fréquente de l'importation littéraire dans les revues, d'avant-garde comme modérées, modestes comme riches, jeunes comme chenuës, aboutit donc, de manière surprenante par rapport à une forme de mythologie cosmopolite très fréquente, à l'affirmation, à la réaffirmation et à l'imposition de l'évidence des « cultures nationales », ce qui revient à ce que les socio-historiens désignent comme une opération d'*assignation identitaire*, un processus caractéristique du mouvement alors en cours de nationalisation des sociétés européennes. Le discours sur les littératures étrangères aboutissait à produire une image du monde littéraire profondément nationalisée, les textes, les auteurs et les formes se trouvant subsumés sous des « identités nationales » largement tautologiques.

Naturellement, cette production discursive n'est alors pas close sur elle-même, confinée dans les pages des revues : on aurait tort d'ignorer son importance et son écho, voire sa représentativité, quand on voit comment les articles et les chroniques trouvent un débouché éditorial. On l'a dit pour Augustin Filon : ses critiques et chroniques en font un auteur de la maison Hachette, ce qui lui assure une forte diffusion, et ses notices concernant le théâtre lui donnent l'autorité pour devenir un spécialiste du genre littéraire encore dominant dans le champ du pouvoir parisien, puisqu'il publia en 1896 chez Calmann-Lévy, l'un des éditeurs naturels des cercles académiques, son *Théâtre anglais contemporain*. Dans une perspective qu'on pourrait dire éditoriale et longitudinale, inspirée du travail d'Évanghélia Stead<sup>20</sup> et de Laurel Brake<sup>21</sup>, on pourrait suivre de très nombreux exemples de ces textes de revues sur les littératures étrangères qui sont republiés sous forme de volume. Ces textes vivent alors une seconde vie, avec une nouvelle diffusion, un nouveau format, potentiellement un nouveau public, mais connaissent aussi inévitablement une transformation sémantique profonde, puisque leur dispersion initiale et leur caractère inévitablement anecdotique (au hasard des publications recensées) se trouvent sublimés sous un format de beaucoup plus grande autorité, affirmant l'unité de leur vision et la cohérence rétrospective d'un parcours.

Le cas de Jean Dornis est singulièrement évocateur. De son vrai nom Elena Goldschmidt, épouse Beer, puis Drouin, née à Florence dans les milieux huppés

20 Évanghélia Stead, « De la revue au livre : notes sur un paysage éditorial diversifié à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », *RHLF*, n° 4, « Éditeurs et écrivains aux XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles », 2007, p. 803-823.

21 Laurel Brake, *Print in Transition, 1850-1910. Studies in Media and Book History*, Basingstoke, Palgrave, 2001.

du Grand Tour lettré, d'abord parrainée par Charles Leconte de Lisle pour ses premiers écrits poétiques et romanesques, elle est une chroniqueuse régulière de *La Revue des revues* de Jean Finot sur un très grand nombre de sujets italiens, notamment la littérature et le théâtre contemporains. Or ces notices et critiques paraissent en volume dès 1898, avec *La Poésie italienne contemporaine*, chez Ollendorff, déjà à sa quatrième édition en 1900 et couronné par l'Académie, puis un *Théâtre italien contemporain* en 1904, et un *Roman italien contemporain* en 1907, l'un et l'autre chez Calmann-Lévy, le dernier connaissant deux rééditions<sup>22</sup> au cours de l'année. À ce titre, elle était dès la fin des années 1900 l'auteur du plus considérable ensemble de textes sur la littérature italienne contemporaine qui fût alors disponible en France, avant les synthèses de Benjamin Crémieux dans les années vingt. La chronique des lettres étrangères offre donc à des femmes, même si elles adoptent un nom de plume masculin, un statut auctorial enviable aux confins de l'écriture mondaine et de la science littéraire.

On ne peut minorer l'importance de ce genre de publications, pour différentes raisons. D'abord, parce que, pas plus chez Jean Dornis que chez les autres, aucun de ces ouvrages ne se limitait naturellement à décrire le théâtre, la poésie, ou le roman contemporains : ils prétendaient au contraire, par le truchement du signe littéraire, théoriser aussi souvent que possible sur l'identité nationale de son « peuple ». Ensuite, parce que les conditions dans lesquelles ces textes apparaissaient dans les revues leur donnaient une forme de crédibilité ethnologique certaine. On suit cette fois un raisonnement proche de celui qui est mis en œuvre par Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant dans leurs analyses du « discours médiatique », qui consiste notamment à replacer l'article, la chronique, le poème ou l'extrait de fiction, souvent abusivement « purifiés » en « textes », dans la matrice journalistique qui les ont vus paraître, et donc dans l'environnement discursif complexe qui a inévitablement coloré leur réception première et leur schème générateur<sup>23</sup>.

En premier lieu, parce que le discours sur l'étranger littéraire voisine très souvent, dans les pratiques d'écriture d'un chroniqueur, avec un genre alors crucial pour la capacité de la presse à rendre compte des nouvelles configurations du vaste monde, le grand reportage<sup>24</sup>. Teodor de Wyzewa en vient immédiatement, d'une certaine manière, et cela colore significativement

22 Peut-être s'agissait-il simplement de retirages. La différence n'est pas toujours clairement établie, ni dans les notes d'époque, ni dans le catalogue de la Bibliothèque nationale de France.

23 Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, 1836 : *l'an 1 de l'ère médiatique. Étude littéraire et historique du journal « La Presse » d'Émile de Girardin*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2001.

24 Sur ce point, Pascal Durand, « Le reportage », et Sylvain Venayre, « Identités nationales, altérités culturelles », dans *La Civilisation du journal, op. cit.*, p. 1011-1024 et p. 1381-1408 respectivement.



sa production de critique littéraire. Quand il est recruté à la *Revue des deux mondes*, il survit en multipliant les petits livres d'histoire de l'art, à raison de deux par an, notamment pour la maison Firmin-Didot, mais aussi en donnant de petits articles aux revues d'art, elles aussi demandeuses, comme *L'Art dans les deux mondes*. Mais, éloigné de la direction de *La Revue indépendante* par le choix de Gustave Kahn, alors beaucoup plus prestigieux, Wyzewa se laisse tenter par les propositions d'emploi de la *Revue bleue* de Jules Lemaitre et de la *Revue des deux mondes*, et surtout de cette dernière, Charles Buloz ayant besoin d'un « jeune casse-cou » qui irait à Berlin faire un reportage sur la vie et les mœurs des Allemands. Son reportage est salué. Après ce succès, en 1891, il lui est proposé d'élargir son propos en évoquant le socialisme européen, et de hanter les congrès, les maisons du peuple et les coopératives de divers pays européens. Ce grand reportage, tâche alors réservée aux jeunes qui doivent faire leurs preuves dans une grande revue, mais qui correspondait à la demande d'informations internationales<sup>25</sup> et requérait un voyageur plurilingue et rompu à la vie de garni, lui permet de rendre service à la *Revue des deux mondes* et de se faire apprécier pour ses talents de plume<sup>26</sup>. Il se trouve donc idéalement placé pour participer au renouvellement des contributeurs auquel procède Ferdinand Brunetière lors de son arrivée à la tête de cette revue en 1894, et dont profitent aussi André Bellessort et Jean Thorel, parmi les importateurs de littérature étrangère.

Comme pour André Bellessort, pilier de l'Action française dans l'entre-deux-guerres, le recrutement initial d'un futur importateur de premier plan (Bellessort, quant à lui, sera dans les années 1900 l'importateur en France de Selma Lagerlöf, avant son prix Nobel) passait par le grand reportage (le Japon, pour Bellessort). Cette continuité entre le portrait de l'altérité littéraire et la peinture du vaste monde se lit aussi dans le cas de Georges Hérèlle, le traducteur attiré de D'Annunzio. Rendu célèbre par sa traduction en français de *L'Innocente* pour le journal *Le Temps* en 1892, recruté par Louis de Ganderax pour traduire *Il Piacere* pour *La Revue de Paris*, la nouvelle revue qu'il lançait comme une arme de guerre contre la *Revue des deux mondes*, Hérèlle y publie aussi, le 15 juillet 1894, un article intitulé « Francesco Mastriani, un romancier socialiste en Italie ». Or cet article est l'occasion d'une entrée en matière qui évoque les émeutes de Sicile, puis de toute l'Italie, au cours des années 1893 et 1894, et plus largement d'une étude de la situation douloureuse des populations rurales italiennes et de la place qu'y tient le socialisme, à travers le prisme de

25 Voir notamment sur ce point Michael Palmer, *Des petits journaux aux grandes agences. Naissance du journalisme moderne, 1863-1914*, Paris, Aubier, 1983.

26 Paul Delsemme, *Teodor de Wyzewa et le cosmopolitisme littéraire, op. cit.*, p. 38.

Mastriani, un romancier dont l'œuvre et l'orientation socialistes sont lus comme un symptôme du problème politique et social majeur que connaît l'Italie.

À quelques pages de cet article, l'éditorial de James Darmesteter sur la mort du président Sadi Carnot, assassiné par un anarchiste italien, et un article d'Henri Blerzy, spécialiste à la fois de l'Empire britannique et des communications nouvelles, sur l'agriculture moderne, alors que les numéros suivants voient des articles de l'économiste libéral Gustave de Molinari sur le protectionnisme américain et du républicain protestant Eugène Spuller sur une lettre apostolique du Saint-Siège, placent l'article d'Hérelle dans un continuum textuel où critique littéraire, actualité politique, commentaire de l'actualité économique et comptes rendus d'ouvrages techniques s'emboîtent pour contribuer collectivement à rendre compte d'un monde qui change. La littérature étrangère, dans ces revues « politiques et littéraires », participe au même effort que les articles diplomatiques, les récits de voyage et les reportages sur l'étranger : lire les romanciers étrangers, surtout lorsqu'ils appartiennent à la nébuleuse du roman de mœurs modérément réaliste, représenté alors dans toutes les littératures atlantiques et est-européennes, c'est poursuivre sous une autre forme l'effort de documentation sur l'étranger qui caractérise les groupes lettrés prédisposés à gouverner un État-nation impérial, confronté à un monde incertain de concurrences et de conflits. La pratique de la littérature étrangère relève alors d'une ethnologie littéraire empirique de l'étranger, particulièrement indiquée pour unifier des élites divisées autour de représentations communes des autres (et donc de soi) et leur donner des compétences gouvernementales, mais toujours dans le respect du bon goût et de l'amateurisme de bon aloi. Le rubriquage géo-linguistique de la littérature en diverses « revues » et « chroniques » nationalement assignées a contribué à la construction d'une image du monde segmentée, organisée en nationalités pour la compréhension desquelles la littérature est une voie d'accès essentielle.

Et sur ce terrain, le rôle des importateurs de littératures étrangères est décisif, puisqu'ils ne connaissent à peu près aucune concurrence : les agrégations de langue vivante sont alors récentes, et leur légitimité encore fragile par rapport à l'étude des langues anciennes ne s'acquiert que par une mise à distance de la littérature récente au profit des périodes bien antérieures, propices au déploiement des compétences linguistiques, et des périodes classiques, favorables à l'établissement d'un discours d'autorité parce qu'appuyé sur la caution symbolique d'auteurs reconnus comme des géants de la littérature universelle. Henri Albert, Teodor de Wyzewa et quelques autres sont alors, pour quelque temps encore, les seuls à écrire sur les littératures contemporaines en allemand, quand les plus aventureux des universitaires ne dépassent pas l'époque de Goethe pour leurs publications et leurs objets d'étude. De même,

l'absence de discipline déjà instituée à l'université ou à côté d'elle, en matière de sociologie et de sciences politiques (cette institutionnalisation a précisément lieu dans ces années du tournant de 1900 au sein de quelques universités, et donc encore assez loin du grand public lettré) fait des discours sur la littérature un moyen très fréquent de discourir sur la société, ou les sociétés, sur leurs variations et leur état. Le rôle d'Hippolyte Taine et de son *Histoire de la littérature anglaise* avait bien sûr été décisif pour la formation d'une bonne partie des générations d'auteurs évoqués ici, et surtout pour renforcer les apparences de science de ces écrits qui prétendaient déduire l'âme nationale et l'organisation naturelle d'une société donnée à partir de ses œuvres d'art, et singulièrement de littérature. Mais c'est encore ce que fait Max Nordau quand il publie *Entartung [Dégénérescence]* en 1892, un succès paneuropéen dûment traduit et commenté en français, dans lequel il fait des œuvres d'art, littéraires et picturales, le signe évident d'une décadence, mais aussi le matériau empirique de son étude de psychologie collective. L'anthropologie racialisée de la Société d'anthropologie de Paris prétend alors classer la variété des hommes dans le monde à partir de leur apparence physique, mais elle se limitait pour l'essentiel aux peuples non européens, ceux sur lesquels la suprématie raciale des Blancs était « évidente ». Or pour penser, classer, décrire les peuples européens de manière claire, rapide, efficace et en même temps parfaitement légitime, en un temps où émergeaient de nouveaux acteurs, parfois tonitruants, sur la scène artistique et littéraire européenne et atlantique, qui mettaient en cause l'évidence de la domination de la triade européenne sur la vie de l'esprit<sup>27</sup>, la science de l'étranger par la littérature était un atout fondamental pour les élites lettrées.

De la même manière que la traduction de D'Annunzio dans les pages de la *Revue des deux mondes* pouvait avoir contribué à la production d'un discours structuré sur l'identité littéraire nationale, dans un rapport de tension avec la « latinité » italienne, jusque dans les choix de traduction les plus invisibles<sup>28</sup>, la production critique intensive sur les littératures étrangères dans les revues académiques, mais aussi d'ailleurs dans les jeunes revues, qui adoptèrent le même schématisme classificatoire, participa à la profonde révolution de l'assignation identitaire que vécut la France de la Troisième République<sup>29</sup>. Le « cosmopolitisme littéraire »

27 Sur ce point, voir Blaise Wilfert-Portal, « La place de la littérature étrangère dans le champ littéraire français autour de 1900 », *Histoire & Mesure*, vol. XXIII, n° 2, 2008, p. 69-101.

28 Sur ce point, et plus précisément sur l'importance de la traduction comme opération de production de l'identité esthétique nationale, voir mon article avec Thomas Loué, « D'Annunzio à l'usage des Français », *Ethnologie française*, vol. XXXVI, n° 1, 2006, p. 101-110.

29 À ce sujet, voir l'ensemble des travaux de Gérard Noiriel, et en dernier lieu, *Immigration, antisémitisme et racisme en France (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*. Discours publics, humiliations privées, Paris, Fayard, 2007.

avait pour parfait jumeau la production de l'identité littéraire française, latine, classique, et naturellement mondiale. On est loin, de ce point de vue, d'une simple articulation de la « querelle du cosmopolitisme » entre avant-gardes « cosmopolites », « nationalistes » fermés/radicaux et « nationalistes » ouverts/modérés. La « modération » des grandes revues, dans la polémique, correspond aussi à leur investissement dans l'importation littéraire et à la constitution d'une science de l'étranger littéraire qui fonde une science littéraire de l'étranger. Elle correspond à un partage social : la mobilisation de l'étranger est d'abord l'apanage des élites et des institutions les plus installées de la vie culturelle, et c'est l'un des fondements de l'opposition des « nationalistes », d'origine moyenne et/ou provinciale, à l'importation littéraire, rabattue donc sur le dilettantisme mondain et le snobisme dépassé du *high life* des villes d'eau<sup>30</sup>. La structure de la controverse et ses effets sociaux ne sont pas seulement liés à des convictions, des idéologies ou des tempéraments d'écrivains plus ou moins soucieux de penser l'unité du monde ou son irrémédiable éclatement, mais aussi et surtout à une restructuration importante du champ littéraire que l'on peut résumer par le terme de *transnationalisation*.

30 Opposition ancienne, déjà fort vive dans les années 1750-1770, en France comme en Grande-Bretagne : la constitution du national comme principe de souveraineté se fait largement dans l'opposition à l'aristocratie rococo, à ses modes de vie et à ses réseaux internationaux, qu'il s'agisse des « patriotes » français ou des *Englishmen* de John Wilkes.



## TABLE DES MATIÈRES

Périodiques en réseau	
Évanghélia Stead & Hélène Védrine.....	7

### PREMIÈRE PARTIE

#### NAISSANCE ET DIFFUSION DE QUELQUES MODÈLES

Introduction .....	19
Les grandes revues britanniques du XIX <sup>e</sup> siècle : modèles matriciels, vecteurs de transferts culturels et de pratiques éditoriales	
Diana Cooper-Richet .....	23
<i>The Illustrated London News</i> et ses déclinaisons internationales : un siècle d'influence	
Jean-Pierre Bacot .....	35
Les <i>Illustrations</i> en Espagne	
Eliseo Trenc .....	49
La publicité dans la première <i>Ilustración Española y Americana</i> (1869-1884) : un observatoire privilégié des transferts internationaux	
Sarah Al-Matary .....	63
Échos du <i>Charivari</i> en Europe : caricatures et dépendances dans la presse satirique illustrée madrilène des années 1860	
Marie-Linda Ortega .....	77
Le <i>Nebelspalter</i> zurichois (1875-1921) : modèles et réseaux	
Laurence Danguy .....	99
Sonder la culture visuelle européenne : fleuve et déferlement d'images via la <i>Revue illustrée</i>	
Évanghélia Stead .....	119
Circulations de modèles entre l'aire germanique et l'Italie au début du XX <sup>e</sup> siècle : ouvrir un champ de recherches	
Laurence Danguy, Vanja Strukelj, Francesca Zanella .....	145

DEUXIÈME PARTIE  
LES REVUES EN RÉSEAU

Introduction .....	167
Visualiser l'espace des revues littéraires françaises des années vingt : pour une approche collective des revues littéraires Daphné de Marneffe.....	171
Le réseau des revues entre France, Italie et Autriche : le <i>Mercur de France</i> , <i>Leonardo</i> et <i>Hyperion</i> Alexia Kalantzis.....	199
De jeunes « rêveurs méridionaux » sous influence. Circulation des textes et des images dans un réseau de revues : <i>Helios</i> , <i>Alma Española</i> et <i>Renacimiento</i> (Madrid, 1903-1907) Elisa Grilli.....	217
<b>982</b> Entre Bruxelles et Paris, deux revues et un réseau : <i>Le Spectateur catholique</i> (1897-1900) d'Edmond de Bruyn et <i>L'Occident</i> (1901-1914) d'Adrien Mithouard Vincent Gogibu .....	233
Au temps du « cosmopolitisme » ? Les revues parisiennes et la littérature étrangère, 1890-1900 Blaise Wilfert-Portal .....	257
L'Art Nouveau des revues : interactions et émulations dans la construction des styles nationaux Fabienne Fravallo .....	277
Autour du symbolisme : <i>Ileana</i> (1900-1901) et les revues bucarestoises d'avant-garde à la fin du XIX <sup>e</sup> siècle Adriana Sotropa.....	295
Revues, éditeurs et auteurs américains à Paris dans l'entre-deux-guerres Anne Reynes-Delobel.....	315

TROISIÈME PARTIE  
LES RÉSEAUX D'UNE REVUE

Introduction .....	343
Revues littéraires et artistiques françaises : <i>Le Saint-Graal</i> et ses contemporaines Jean-Louis Meunier .....	347
Regards sur le rôle des réseaux littéraires et artistiques franco-britanniques dans l'élaboration de <i>The Yellow Book</i> Michel Rapoport .....	363

<i>Pèl &amp; Ploma</i> : de revue catalane sous influence à revue européenne influente? Sarah Jammes .....	381
La vie des lettres en réseau: la revue <i>Vers et Prose</i> comme média et communauté Claire Popineau.....	399
« Rien de plus triste dans ce monde qu'une revue humoristique polonaise! » <i>Mucha</i> et la presse satirique polonaise dans le tronçon russe (1868-1914) Mateusz Chmurski.....	417
<i>Der Wahre Jacob</i> (1884-1933): le succès d'un organe de parti à l'écart des circuits traditionnels Jean-Claude Gardes.....	435
Munich-Paris. L'hebdomadaire satirique illustré <i>Simplicissimus</i> et ses relations avec la France (1896-1914) Ursula E. Koch.....	455
Les <i>Šibenický</i> [ <i>Petites potences</i> ] et l'internationale des revues satiriques anarchistes Xavier Galmiche.....	487

QUATRIÈME PARTIE  
RÉSEAUX ET ÉCHANGES  
ENTRE LES GENRES ET LES MÉDIAS

Introduction .....	507
Enquête archéologique en milieu fertile: les revues et les manifestes artistiques, généalogie d'un genre Audrey Ziane .....	509
Un genre de l'entre-deux: la chronique étrangère dans quelques revues françaises et américaines de l'entre-deux-guerres Céline Mansanti.....	525
Portraits et culture médiatique dans les petites revues symbolistes: hermétisme, clichés et vie littéraire Yoan Véрилhac.....	543
Exposer un réseau: le cas des <i>Essais d'art libre</i> (1892-1894) et des <i>Portraits du prochain siècle</i> Pierre Pinchon.....	559
Les livres illustrés de Félicien Champsaur et les illustrations de presse: inspiration, circulation et moteur de la fiction Dorothee Pauvert-Raimbault.....	573



Autour du <i>Rire</i> : généalogie et diffusion du synthétisme graphique dans l'espace médiatique fin-de-siècle Julien Schuh .....	595
L'art télégraphique ou l'allégorie de la vie moderne : František Kupka dessinateur de presse Markéta Theinhardt.....	615
Naissance d'une iconosphère ? La circulation des images entre la presse montmartroise et les grands quotidiens Laurent Bihl.....	633

CINQUIÈME PARTIE  
ÉMERGENCE DES REVUES SPÉCIALISÉES

Introduction .....	661
984 Les revues de théâtre au xx <sup>e</sup> siècle : un champ de recherche à part entière Marco Consolini .....	663
À la croisée des revues d'art et de théâtre : <i>L'Art et la Scène</i> (1897) Sophie Lucet, Romain Piana.....	675
Un champ et ses porosités : la revue d'art Fabienne Fravalo .....	703
Revues de photographie françaises et américaines (1890-1914) Paul Edwards .....	719
Les revues photographiques soviétiques des années vingt Ada Ackerman .....	735
Revues de cinéma en France des origines aux années trente : culture cinématographique et culture de masse Christophe Gauthier.....	757

SIXIÈME PARTIE  
RÉSEAUX ACTUELS : NUMÉRISATION

Introduction .....	773
Écosystèmes revuistes Jean-Didier Wagner .....	775
Le blog <i>Les Petites Revues</i> : un outil bibliographique sur la toile Mikaël Lugan.....	789

Reconstruire les réseaux historiques de la circulation des imprimés à l'ère numérique: <i>The Yellow Nineties Online</i> et les périodiques esthètes fin-de-siècle	
Lorraine Janzen Kooistra.....	807
<i>Spreading Visual Culture</i> : revues, images et archives pour l'art contemporain	
Giorgio Bacci, Veronica Pesce, Davide Lacagnina, Denis Viva .....	829
Bibliographie générale .....	853
Présentation des auteurs.....	889
Index des noms .....	903
Index des revues .....	945
Table des matières .....	981

